

Extrait  
de :

X-A. Séjourné,

*Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir,*

Paris, H. Oudin, 1895, T.1, p.217.

Mais tout ému encore d'un fait merveilleux dont il venait d'être le témoin à la mission de Scrignac, [le P. Maunoir s'attache à décrire dans son Journal la grande procession qui terminait chacune de ses missions.] Nous suivrons son exemple. Disons d'abord ce qui s'était passé [dans cette paroisse de Scrignac, le 29 septembre 1645, le jour même de la fête de saint Michel, Six mille personnes s'y trouvaient réunies pour la procession générale] Mais au moment où elle se mettait en marche et occupait déjà le milieu de la route, il commença à pleuvoir. Chose vraiment extraordinaire et que la foule des spectateurs ne se lassait pas d'admirer les champs qui à droite et à gauche bordaient le chemin, étaient inondés par la pluie, et pas une goutte d'eau n'atteignait les enfants habillés en anges qui ouvraient la marche de la procession. Il semblait que saint Michel lui-même écartât les nuages loin de ces enfants qui représentaient avec tant de gravité la milice du ciel<sup>2</sup>. [Il y avait longtemps que le P. Maunoir avait introduit dans ses missions la coutume des processions.] Nos lecteurs n'ont point oublié que déjà dans l'évêché de Lisieux il s'efforçait d'y déployer une grande magnificence<sup>3</sup>. Dom Michel le Nobletz avait à son tour puissamment encouragées<sup>4</sup>, et notre Vénérable y attachait d'autant plus de prix, qu'à ses yeux la procession générale devait être non pas seulement l'action la

plus éclatante, mais l'âme, pour ainsi dire, de la mission. Il y trouvait un moyen efficace d'entretenir la piété et de stimuler la ferveur des fidèles.

[Il l'annonçait dès le premier jour de son arrivée, parlait des mystères de la religion qu'on y représenterait, et des personnages qu'il aurait à choisir parmi ses auditeurs pour en remplir les rôles. C'était alors, chose bien naturelle d'ailleurs, à qui aurait les plus importants. Mais le Père ne l'entendait pas ainsi. La distribution des rôles était réglée sur la ferveur et l'assiduité de chacun. Elle se prolongeait pendant toute la durée de la mission, si bien que la dernière semaine tous les acteurs du grand drame étaient non seulement désignés, mais surtout préparés à faire passer dans les âmes des spectateurs les sentiments qu'ils étaient chargés d'exprimer.]

Tel était bien le but que se proposait le P. Maunoir : frapper l'esprit du peuple par la grandeur du spectacle, et faire pénétrer par ses sens jusqu'au plus intime de son âme l'amour de Notre Seigneur, le souvenir de ses souffrances, la reconnaissance de ses bienfaits ; lui inspirer en même temps la haine et la fuite du péché, l'esprit de pénitence et un attachement inviolable au service de Jésus crucifié. C'est dire que le Vénérable voulait que cette procession générale servit à confirmer dans la vertu ceux que la grâce avait déjà convertis, et à convertir enfin ceux qui résistaient encore à la grâce. Or ces espérances, il les voyait presque toujours se réaliser, soit au commencement, soit pendant la marche, soit à la fin de la procession.

Nous allons la décrire d'après son propre Journal, bien que l'ordre n'en fût pas toujours invariable. Le P. Maunoir le changeait suivant les contrées et les dispositions des habitants. Ici il trouvait plus de ressources ; là il en trouvait moins. Du moment où il avait le principal, il se mettait peu en peine que quelques détails accessoires vinssent à manquer, il était toujours assuré d'atteindre son but.

Mais dès que la chose était possible, [il faisait représenter dans cette procession les mystères non seulement de la Passion et de la mort, mais encore ceux de la vie entière du Sauveur. Voici l'ordre dans lequel elle s'avancait : les hommes, en armes

et dans tout l'appareil militaire, ouvraient la marche et de distance en distance déchargeaient les mousquets ou les arquebuses. Après eux au premier rang, à l'ombre de la croix, marchaient deux à deux et les pieds nus ou couverts, suivant la saison, les apôtres, les évangélistes, les soixante-douze disciples. Revêtus de l'aube sacerdotale, une couronne de laurier sur la tête, ils portaient à la main les insignes de leur dignité ou de leur martyre. Le nombre des costumes et des chanteurs le permettait-il ? les apôtres alors étaient précédés des patriarches et des prophètes, de saint Jean-Baptiste le précurseur du Messie, et même des Sibylles : en un mot, des principaux personnages de la loi ancienne. A la suite des apôtres, on voyait trois diacres martyrs et quatre docteurs de l'Eglise.

Le premier mystère qui s'offrait aux regards était celui de la *Présentation au temple*. Entre saint Joachim et sainte Anne se montrait dans sa virginale beauté Marie enfant, qui semblait gravir les degrés du temple et marcher au-devant du grand prêtre.

Plus loin, pour exprimer le mystère de l'*Incarnation*, apparaissait, sous un gracieux ombellino porté par quatre jeunes filles en robes blanches, la bienheureuse Vierge, précédée elle-même de l'archange Gabriel. Une blanche colombe à la main, il venait par intervalle s'incliner devant la future Mère de Dieu, en répétant avec un saint respect les paroles de la Salutation angélique.

Les bergers en veston blanc, le chapeau de paille élégamment orné, suivaient à leur tour. Chacun d'eux tenait son petit présent, tout prêt à l'offrir à l'Enfant Jésus, qui reposait dans une crèche portée sur les épaules des apôtres ou des disciples. Aucun des souvenirs de Bethléem ne manquait à la Crèche, et autour du brancard où elle était placée, les Mages en manteau royal, avec les vases qui renfermaient l'or, l'encens et la myrrhe, formaient à l'Enfant-Dieu un cortège digne de lui. Un ange précédait le groupe et élevait bien haut son long bâtonnet surmonté d'une étoile.

Une foule de *petits innocents* en robe écarlate, et accompagnés de leurs mères en vêtements de deuil, rappelaient les vic-

times du cruel Hérode, représenté lui-même le glaive à la main avec son escorte de bourreaux en fureur.

Derrière eux, une jeune fille montée sur un âne et pressant sur son cœur l'Enfant Jésus dérobé au carnage, figurait la *fuite en Egypte*. A ses côtés saint Joseph à pied guidait la marche.

C'est alors que sous la conduite de saint Michel, qui la croix d'une main, les balances de l'autre, était comme le porte-étendard de la miséricorde et de la justice divine, commençaient à se dérouler ces longues files d'enfants qui soutenaient dans leurs mains un instrument de la Passion.

Puis s'avancait, sous les traits du Sauveur du monde, un prêtre revêtu d'une longue robe violette; les apôtres Pierre, Jacques et Jean l'accompagnaient, précédés d'un ange qui portait le calice d'amertume et venait de temps à autre le présenter à la victime du Calvaire, non sans lui avoir auparavant prodigué, en fléchissant les genoux, toutes les marques de sa profonde adoration. Le prêtre, en l'acceptant de ses mains, l'offrait à son tour au Père Éternel avec des sentiments de douloureuse résignation qui attendrissaient la foule.

A la scène du *jardin des Oliviers* succédait celle de la *prise de Notre-Seigneur*, que figurait un autre prêtre chargé de chaînes et traîné par une foule armée de cordes et de bâtons.

Dans un troisième groupe, un prêtre encore, la tête couronnée d'épines et ensanglantée, un manteau de pourpre sur les épaules, un roseau à la main, représentait le *Sauveur dans l'attitude où Pilate le montra au peuple*. — Une escorte de soldats et de bourreaux lui faisait cortège.

Le quatrième groupe, plus saisissant que les autres, offrait, mais toujours dans la personne d'un prêtre, le spectacle de *Jésus portant sa croix*. Couvert de sueur et quelquefois de sang, il s'avancait les pieds nus, courbé sous son pesant fardeau. Encore que *Simon le Cyrénéen* fût à ses côtés, prêt à le soutenir, il ne laissait pas que de tomber souvent, et l'on voyait aussitôt accourir pour essuyer sa face adorable la *pieuse Véronique*.

La *bienheureuse Vierge*, représentée par une femme en grand deuil, un glaive fixé dans la poitrine, suivait lentement

entre les deux Marie et paraissait dans sa douleur montrer un grand courage.

Derrière elle se plaçaient les *saints et les saintes* que l'amour de la croix a rendus illustres, comme saint Louis, sainte Hélène, sainte Catherine de Sienne, les *martyrs les plus glorieux* de la sainte Eglise, et aussi les *saints de la Bretagne*. Des troupes de *vierges et de martyres* s'avançaient à leur suite; les premières avec leurs robes et leurs voiles d'une éblouissante blancheur, une palme à la main; les secondes avec leurs couronnes d'épines, leurs robes rouges et l'instrument de leur supplice, jetaient par la variété et la richesse de leurs costumes un grand éclat sur la procession. Puis défilaient les Sœurs du Tiers-Ordre, qui professent au milieu du monde une vie de pénitence et d'austérité. Leurs vêtements de couleur grise et leur grand voile sombre leur donnaient l'aspect de véritables religieuses.

C'est alors seulement qu'apparaissaient les prêtres, et ils étaient nombreux, car ils venaient à cette grande cérémonie de toutes les paroisses voisines. Parés des plus magnifiques ornements sacerdotaux, ils précédaient le Saint-Sacrement porté sous un dais par le Recteur de la paroisse, ou par le grand Vicaire du diocèse, s'il était présent, ou par quelque autre personnage distingué auquel on déférait cet honneur.

Toute la foule lui faisait cortège et le suivait sur deux rangs, dans l'attitude du recueillement et de la prière.

Une grande croix rouge, portée en tête de chacun des groupes de la procession, servait à les distinguer l'un de l'autre. De distance en distance se déployaient aussi les riches bannières des saints, marquant la place de chaque confrérie, de chaque association. De grandes et de petites statues de l'Enfant-Dieu, de la Vierge Marie, des patrons ou des patronnes des paroisses, portées sur des brancards élégamment décorés, récréaient les yeux et le cœur par un spectacle toujours nouveau. A tout cela il faut ajouter encore ces myriades d'oriflammes et d'étendards qui s'agitaient au-dessus de toutes les têtes et dont beaucoup étaient ornés de saintes images.

On s'arrêtait de temps à autre pendant la marche à diverses

stations marquées d'avance, et là, sous les yeux de tous les spectateurs, se déroulaient tour à tour les scènes de la Passion figurées par les divers groupes dont nous avons déjà parlé. Chacun d'eux d'ailleurs ne prenait rang dans la procession qu'après la station où devait se contempler le mystère qu'il représentait. Quand Pilate montrait Jésus au peuple, le Père Maunoir paraphrasait ordinairement l'*Ecce homo*, et toujours d'une façon fort touchante. Plus loin, à la scène du portement de croix, on chantait le cantique composé par le Père sur *Jésus marchant au Calvaire*, et comme ce cantique s'adressait aux pécheurs endurcis, il attendrissait d'autant plus les cœurs les plus rebelles, qu'il s'ajoutait au spectacle qu'on avait sous les yeux. Il en était de même des autres stations, soit celle de la rencontre de Notre-Seigneur avec la sainte Vierge ou les filles de Jérusalem, soit celle du Jardin des Olives ou de l'arrestation du Sauveur.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable et ce à quoi le Père Maunoir attachait le plus grand prix, c'était le chant des cantiques spirituels. Ils étaient, sur tout le parcours de la procession, alternés par deux chœurs et variaient suivant la nature des groupes où on les chantait. Il arrivait ainsi que, durant toute la marche de la procession, le ciel et la terre retentissaient des louanges du Seigneur. Il se formait de tous ces milliers de voix qui chantaient des airs différents, comme un admirable concert, capable de réjouir les anges du paradis autant qu'il édifiait les habitants de la terre.

Quand, après avoir suivi l'ordre que nous venons de décrire, la procession arrivait enfin au terme fixé, on y trouvait dressé sur une lande immense, car ni chapelle ni église n'auraient pu contenir foule pareille, un vaste théâtre sur lequel s'élevait un autel où devait reposer le Saint-Sacrement, et près de là, une chaire pour le prédicateur.

Le P. Maunoir, qui avait pensé et veillé à tout, arrivait le premier et disposait lui-même autour du reposoir cette grande armée de la prière au fur et à mesure que défilaient ses rangs, maintenus dans un ordre admirable par les missionnaires qui s'échelonnaient sur tout le parcours de la procession. Aussi dès qu'apparaissait le Saint-Sacrement, tout était

prêt pour l'adoration et ce moment n'était pas le moins touchant de la cérémonie.

Pendant qu'au pied du Saint-Sacrement les prêtres chantaient à deux chœurs l'hymne *Pange lingua*, chaque groupe, suivant le rang qu'il avait occupé dans la procession, venait successivement se prosterner devant l'autel. Cet acte s'accomplissait avec tant de piété et de ferveur que les impies eux-mêmes, ils en ont fait l'aveu plus d'une fois, en étaient profondément émus.

L'adoration terminée, on voilait le Saint-Sacrement et le P. Maunoir montait en chaire. Le plus souvent il prêchait alors sur la Passion du Fils de Dieu, et pour toucher plus efficacement les cœurs, il joignait le spectacle aux paroles. Vers le milieu de son discours, il faisait monter sur le théâtre le prêtre qui avait représenté Notre-Seigneur portant sa croix. Celui-ci tout épuisé, incapable de se soutenir, succombait sous le poids de la croix sans pouvoir se relever. Alors le Père, après avoir permis un instant à la foule de contempler ce douloureux spectacle, reprenait son discours, et d'une voix vibrante et attendrie dont l'onction pénétrait jusqu'au fond de l'âme, il jetait à son auditoire cette sanglante apostrophe :

« Le voyez-vous, pécheurs, ce Dieu que vous avez crucifié ? Sa tête sacrée où réside toute la sagesse d'un Dieu, est couronnée d'épines, et c'est vous-mêmes qui les y avez enfoncées. Une croix accable ses épaules, et c'est vous-mêmes qui l'avez chargé de ce cruel fardeau. Le fruit de vos crimes, le voilà ! Regardez sa face adorable. Les anges du ciel souhaitent de la contempler. Et vous, vous l'avez meurtrie et défigurée ! »

Le P. Maunoir n'avait pas achevé, que la foule l'interrompait déjà par ses larmes et ses sanglots. Il était contraint de s'arrêter et de laisser un libre cours à la douleur de tout ce peuple ; mais il reprenait bientôt la parole avec une vigueur nouvelle et il ajoutait : « Gravez à jamais dans vos cœurs ce que je vais vous dire : le prêtre que vous voyez ici n'est que la figure de Jésus souffrant, et cependant sa seule vue suffit à provoquer vos pleurs. Que serait-ce donc alors si vous voyiez Jésus-Christ en personne, portant cette croix que vos péchés ont rendue si pesante ? Que serait-ce s'il vous parlait lui-même,



pour vous reprocher tout à la fois et son amour et votre ingratitude ? s'il vous disait : Mon peuple, que vous ai-je fait ? et quelle raison avez-vous de m'outrager ainsi ? Je ne suis venu en ce monde que pour vous donner la vie, et vous, ingrats, vous me donnez la mort ! »

Mais en ce moment les cris de douleur retentissaient avec tant de force, qu'il fallait mettre fin à la prédication. Le Père descendait de chaire, et reprenant la tête de la procession, il la ramenait dans le même ordre où elle était venue. Pendant ce retour, on paraissait oublier le spectacle que l'on avait sous les yeux, pour ne se préoccuper plus que de son salut. Les bons ne songeaient qu'aux moyens à prendre pour devenir meilleurs, et les pécheurs que la grâce venait de convertir, n'attendaient que la fin de la procession pour se confesser et faire pénitence<sup>1</sup>. ]